

Entre image et pouvoir : l'extériorité des remèdes naturels et la perception de leurs propriétés dans la littérature médicale

Iolanda VENTURA
Università di Bologna

Dans la médecine médiévale, la couleur et, en général, l'aspect extérieur des remèdes naturels ne semble pas jouer un rôle remarquable. Pour expliquer les causes de ce manque d'importance de manière bien trop synthétique et, peut-être, provocatrice, on souligne souvent que, dans la perspective de la médecine galénique, l'aspect extérieur du remède médical (l'image de la plante, les formes et les proportions de ses composantes, les couleurs de ces mêmes composantes, etc.) a une importance moindre que sa *complexio* interne, les qualités qu'elle contient et qui représentent le premier critère de sa classification, ses effets thérapeutiques qui, pour ainsi dire, sont la conséquence concrète de ces qualités dans la médecine. On souligne aussi que, dans la pratique des médecins et des apothicaires, c'est le produit issu de l'objet naturel (racine, tige, feuilles, fleurs, convenablement préparés, qui sont à l'origine de poudres, jus, décoctions etc.) et non pas l'objet naturel lui-même qui représente la matière de cette pratique : l'apothicaire, en particulier, manipule les produits qu'on lui apporte, mais, *a priori*, ne se consacre pas à leur recherche dans la nature. C'est une particularité de la profession de l'apothicaire qui a suscité de longues discussions, par exemple sur l'utilité effective des images dans les herbiers illustrés issus de la tradition du *Circa instans* salernitain (e.g., le *Tractatus de herbis* transmis par le manuscrit London, BL, Egerton 747 que j'ai déjà étudié dans mes recherches)¹. Personnellement, je ne crois pas qu'un apothicaire aurait emporté un manuscrit volumineux et précieux pour aller récolter des plantes dans la nature, mais ce n'est pas sur ce sujet que j'aimerais me concentrer. Je propose d'aborder la question concernant le rôle de l'aspect extérieur des remèdes naturels (les couleurs, d'abord, mais aussi l'image de la plante en général) en partant de deux perspectives d'analyse spécifiques qui feront l'objet des deux parties de mon intervention : 1) le rôle de la couleur vu comme point de départ de l'interprétation rationnelle (*per ratiocinationem*) de la

1 Ps. Bartholomaeus Mini de Senis, *Tractatus de herbis* (MS London, British Library, Egerton 747), ed. I. Ventura, Florence, 2009 (Edizione Nazionale "La Scuola Medica Salernitana", 5). Sur ce texte, voir Collins, 2000 et, plus récemment, Holler, 2018.

complexio du médicament ; 2) la présence et la fonction de la description de l'objet naturel dans les herbiers de la fin du XIII^e siècle. Ces deux sujets, il faut le souligner immédiatement, ne sont pas liés l'un à l'autre ; toutefois, je les propose dans l'espoir d'alimenter la réflexion et la discussion d'autres chercheurs. Mais abordons tout de suite le premier aspect.

1. Rôle de la couleur

Si la littérature liée à la pratique médicale abonde d'allusions aux couleurs, les écrits dont les auteurs développent une théorie de la pharmacologie en énonçant les principes qui permettent de comprendre, à travers des démarches rationnelles et « expérimentales », les caractéristiques de la *complexio* interne d'un objet naturel et de déterminer ses qualités (chaud, froid, humide, sec ; les *qualitates primariae*) ainsi que ses effets thérapeutiques sur le corps vu dans son entièreté (*qualitates secundariae*) et sur certains organes en particulier (*qualitates tertiariae* ; la nomenclature peut changer, et les relations entre ces deux dernières qualités peuvent varier) et, surtout, l'intensité de ces effets (ce que nous exprimons en général en rappelant la théorie des degrés, mais la question à la base de cette théorie est bien plus complexe, et surtout relativise, à la suite du *De simplicibus medicina* de Galien, cette même théorie en soulignant, par ex., que l'intensité du médicament est proportionnelle à la complexion du corps vivant dans lequel il agit), montrent une approche différente, et, si l'on peut dire, un scepticisme vis-à-vis des couleurs. Pour le Moyen Âge latin qui, nous le rappelons, reçoit les principes de la pharmacologie galénique de manière directe à travers les deux traductions du *De simplicibus medicina* de Galien produites par Gérard de Crémone et par Niccolò de Reggio (deux traductions qui, considérées dans le panorama général de la littérature pharmacologique, ne semblent pas avoir un succès immense) et de manière indirecte à travers les sections consacrées à cette discipline contenues dans le *Kitab kamil as-Sina'a at-Tibbiyya* d'al-Majusi (traduit en tant que *Pantegni* par Constantin l'Africain et *Regalis dispositio* par Étienne d'Antiochie ; ici, section II de la *Practica*, traité 1, « De probanda medicina »), dans le *Liber canonis* d'Avicenne traduit par Gérard de Crémone (ici livre II, traité 1) et dans le *Colliget* d'Averroès traduit par le Juif Bonacolsa/Bonacosa en 1285 (ici livre V), ce sont exactement ces trois manuels qui véhiculent la réflexion sur la fonction et l'importance des couleurs dans la démarche rationnelle d'individuation de la *complexio* et des *qualitates*². Essayons de résumer la question dans des termes simples : en principe, un objet naturel ne fournit aucune information immédiate à propos de sa complexion interne et de ses qualités. En particulier, il ne rend pas perceptibles aux sens ses qualités primaires, qui, en conséquence, doivent être dérivées et, pour ainsi dire, abstraites de son action dans le corps vivant (du patient) et de ses effets. Il s'agit donc d'une démarche a priori inductive et ponctuelle qui, pour être fiable et pour obtenir un statut de validité générale et universelle,

2 Sur la réception de la pharmacologie galénique au Moyen Âge, je me permets de renvoyer à Ventura, 2019 (avec bibliographie). Les textes cités sont accessibles dans les éditions suivantes : Al-Majusi, *Pantegni* (trans. Constantini Africani), dans *Opera Ysaac*, Lyon, 1515 ; Avicenna, *Avicennae medicorum Arabum principis, Liber canonis, de medicinis cordialibus et cantica*, Bâle, 1556 ; Stephanus Antiochenus, *Regalis dispositio, Liber secundus practicae*, Venise, 1492 ; Averroes, *Colliget*, Venise, 1542.

doit être structurée à travers une réglementation rationnelle fixe. Cette démarche réglementée se compose de deux formes d'interprétation, la première « *secundum experimentum* », la seconde « *secundum ratiocinationem* ». La première, « *secundum experimentum* », a attiré l'attention de plusieurs chercheurs – parmi d'autres, D. Jacquart, J. Chandelier, et, plus récemment, M. McVaugh³ –, surtout à propos du *Liber canonis*, car elle présente une sorte de protocole expérimental constitué de sept « tests » qui, sur la base de démarches inductives précises, cherche à comprendre, entre autres, si le médicament possède un effet dans sa *natura* (lire : dans sa substance) ou par accident, s'il agit sur la maladie principale ou sur des symptômes collatéraux, ou sur la phase initiale ou critique de la maladie, s'il est plus fort ou faible par rapport à la maladie, et s'il est proportionnel dans ses qualités et effets à la complexion humaine en général (ce qui interdit, par exemple, l'expérimentation sur l'animal, pour la simple raison que les *complexiones* sont différentes), et sur les différentes complexions humaines (selon le motto « Ce qui est bon pour Petrus n'est pas bon pour Paul »). La seconde, « *secundum ratiocinationem* », en revanche, n'a pas encore étudié à fond⁴. Elle peut être résumée dans ces termes : une démarche « rationnelle » ne s'arrête pas à l'interprétation des informations ponctuelles obtenues par la perception sensorielle et par l'expérience, mais cherche à obtenir, à travers une élaboration conduite *a posteriori* (donc, sans imposer sur l'expérience des idées préconçues ou des principes établis auparavant !) des informations obtenues grâce à l'observation de l'image et de l'action du médicament, une image fiable de la substance, de la *complexio* du médicament. Image qui, *a priori*, serait incompréhensible, car elle n'est pas exprimée de manière évidente par un objet naturel (une plante ne nous montre pas si elle est chaude !). Pour ainsi dire, la différence entre la démarche *per experimentum* et la démarche *per ratiocinationem* se trouve non seulement dans la nature ponctuelle de la première par rapport à celle « universelle » de la seconde, mais aussi dans le fait que, si la première cherche à définir et à classer une caractéristique perceptible (l'effet) à travers l'interprétation correcte des informations perçues (en restant donc sur le plan du percevable), la seconde a pour but de revenir à l'invisible à travers le visible.

Le *Kitab* d'al-Majusi (que je considère ici seulement par le biais de la traduction de Constantin l'Africain), le *Liber canonis* d'Avicenne et le *Colliget* d'Averroès consacrent à la *probatio medicinae secundum ratiocinationem* des longues sections (*Practica Pantegni* II, section « *De probanda medicina* », ch. 4-8 ; *Liber canonis* II,i,3 ; *Colliget*, V, ch. 24-29), que je ne pourrai pas, pour des raisons d'espace, examiner en détail⁵. On peut déjà séparer entre elles les différentes manières de décrire cette démarche : si al-Majusi (et donc Constantin) se limitent essentiellement à rappeler les catégories que nous allons décrire *in extenso* dans le prochain paragraphe (*velocitas/tarditas dissolutionis et coagulationis* ; saveur, couleur, odeur, les soi-disant « propriétés accidentelles »), et à présenter, en connexion avec la complexion, les différentes sous-catégories des propriétés accidentelles (e.g., les huit saveurs principales),

3 Voir, parmi d'autres études, Chandelier, 1998 ; Id., 2006 ; McVaugh, 2017.

4 *Ibidem*. J'ai abordé cette section dans mon étude, Ventura, 2018.

5 Pour un aperçu du contenu des sections pharmacologiques des œuvres d'al-Majusi et d'Avicenne, je me permets de renvoyer à Ventura, 2017b. Pour ce qui concerne la doctrine pharmacologique dans le *Colliget*, voir Chandelier, 2019. Je prépare actuellement une étude sur la conception du médicament dans l'œuvre d'Averroès.

c'est dans le *Liber canonis* et dans le *Colliget* que nous trouvons une discussion de ces catégories, des difficultés qu'elles posent au médecin, et des implications qu'elles cachent. Pour des raisons d'espace (et surtout parce que le *Colliget* mériterait une analyse à part, en raison du fait qu'Averroes ne raisonne pas *stricto sensu* sur les médicaments, mais sur la fonction des substances naturelles en tant que nourriture et médicament, et parce qu'il adopte une démarche intellectuelle différente, en partant de la définition des *qualitates secundariae* pour revenir aux *primariae* et, ensuite seulement, aborder une classification des objets naturels selon leur origine), je me concentrerai exclusivement sur Avicenne, *Liber canonis*, II,1,3, que je reproduis ici, au moins en partie :

Ex aliis autem canonibus necesse est medicos rem unam scire, quoniam non est possibile, ut sapores dulcis, amarus, et acutus et salsus sint, nisi in substantia calida, neque ponticus, stypticus, et acetosus, nisi in substantia frigida. Et similiter odores boni acuti non sint, nisi in substantia calida, et colores albi in corporibus coagulatis seu spissis, in quibus est humiditas, non sint, nisi in substantia frigida, et in corporibus, in quibus est siccitas, et frangibilitas non sint, nisi in substantia calida, et nigri in utrisque rebus sunt econtrario. Frigus enim albificat humidam substantiam, et denigrat siccam, et calor denigrat humidam, et albificat siccam. Et hoc quidem verum est, et necessarium. Verumtamen hic est causa alia, propter quam significationes istae quandoque diversificantur, et proprie in odore suo et colore, et proprie in colore. Et illud est quod nos iam ostendimus, quod corpora medicinalia commiscuntur ex elementis contrariis, quandoque commixtione prima, et quandoque commixtione non prima, immo magis digna, ut vocetur complexio secunda. Possibile est ergo in hac complexione secunda, ut uni duorum elementorum iam advenerit complexio, qua mereatur colorem, aut odorem, aut saporem, et advenerit ei illud quod iam meretur, et ut alii elemento iam advenerit complexio diversa illi complexioni, et sit possibile, ut in ea mereatur colorem contrarium illi colori, aut odorem, aut saporem contrarios primis. Et sit possibile ut ea non mereatur contrarium primo. Quod si iam meretur colorem contrarium illi, deinde sit aequalis quantitatis, pervenit in commisto secundo color compositus ex duobus coloribus. Et si sunt diversa, continentur in secundo commisto color magis declivis ad unum duorum colorum. Si autem secundum non meretur colorem omnino, et similiter odorem aut saporem, et sint aequalia, erit quod in eis ambobus reperitur de colore et odore color primus, et odor primus, quamvis sint iam confracti, seu remissi propter permutationem partium, quae sunt privatae, non habentes partes contrariantes, et in secundo non est impressio coloris penitus, quoniam huiusmodi etiam franguntur fractione pervii permisti colorato, et quasi illud corpus videtur, verbi gratia, album, et est possibile ut sit virtus eius non virtus albi per hoc quod est album, sed est ei virtus alia opposita primae. Nam cum est corpus permiscendum privatum colore, ita ut sicut est aequalis quantitatis, sit aequalis in potentia, seu virtute, tunc virtus adveniens est comprehensa inter duas virtutes aequales. Si autem est fortius plurimum colorato, tunc est impressio tribuenda virtuti contrariae, virtuti corporis habentis albedinem, et est albedo, verbi gratia, faciens necessarium, ut sit frigidum, et ipsum est calidum vehementer : hoc est, quando est aequalis quantitatis. Cum autem est, verbi gratia, hoc quod non habet colorem, aut habet colorem contrarium, paucae quantitatis cum comparatio ad aliud, sed est plurimae qualitatis et virtutis, tunc non imprimit penitus impressionem in colore illius alterius : et vincit illud cum virtute victoria vehementi, ita ut sit quasi non habeat virtutem omnino. Considera dispositionem in libra lactis, cui si permisceas duos aureos euforbii, ita permiscendo ut sint quasi res una, est permistum ex eis calefaciens in ultimo, et sensus non discernit euphorbium ex eis utrisque neque colorem eius, neque privationem ipsius a colore, si est privatum colore, et neque videt nisi albedinem puram ; et nos quidem credemus, quod haec albedo est substantiae frigidae ; verbi gratia, si praesupposuerimus quod lac est frigidum, et mentiemur, si dixerimus, quod haec substantia bibita est frigida. Et illud ideo, quoniam haec albedo non est color huius corporis bibiti, permisti ex parte unde est bibitum et permistum, sed

est color unius simplicium eius vincentis quantitate, et victi virtute, quod quidem est sensatum ex ambobus, et ita oportet ut tu formes dispositionem in albo naturaliter commisto, quod est in ultimo caliditatis, et videtur quod sit frigidum, sicut piper album. Quemadmodum enim hoc est permistum arte, similiter quandoque commiscetur natura, et est forma existens haec forma⁶.

Dans le récit d'Avicenne, les catégories utilisées sont au nombre de deux : 1) la *velocitas/tarditas dissolutionis et coagulationis*, qui, à son tour, nous permet de comprendre si le remède/objet naturel est, dans sa substance, plus épais (*spissus*) ou plus raréfié (*rarus*), et, en conséquence, plus chaud ou plus froid ; cette catégorie n'est pas dépourvue de difficultés, car, par exemple, on ne peut pas exclure qu'une substance froide puisse avoir un effet chauffant, ou – sujet de débat encore plus litigieux – que le passage d'une substance médicamenteuse de la puissance à l'action (*de potentia ad actum*) dans le corps humain, en conséquence de sa dissolution ou concentration en son intérieur, et suite à l'effet de la chaleur du corps humain, ne pouvait pas être expliqué de la même manière selon que la substance est chaude ou froide (e.g. : une substance chaude pouvait passer à l'action grâce à l'effet supplémentaire de la chaleur du corps, mais comment pouvait agir une substance froide en présence de la chaleur du corps, et même en contraste avec elle ?) ; 2) les propriétés « accidentelles », c'est à dire les signes extérieurs de sa substance offerts par l'objet, en la mettant à disposition de la perception sensorielle ; ces trois propriétés sont la saveur, la couleur, et l'odeur. Ces trois propriétés « accidentelles » devraient exprimer *a priori* de manière perceptible les deux qualités primaires « actives » des substances médicamenteuses, à savoir la chaleur et le froid. En réalité, elles se situent à différents degrés de fiabilité, car elles expriment de manière plus ou moins directe la qualité essentielle de l'objet, sont plus ou moins facilement et exactement percevables par les sens, et sont plus ou moins influencées par des mélanges qui pourraient nuancer et donc rendre moins évidente la qualité principale. Dans ce sens, la saveur se situe à la plus haute place de la hiérarchie, car elle exprime directement la *complexio* de l'objet, et elle est moins susceptible d'être nuancée par des éléments minoritaires de l'objet même qui pourraient diminuer sa proportion ou atténuer sa perception. Moins fiables, et donc moins bien placées dans la hiérarchie sont les couleurs et les odeurs, et pour plusieurs raisons, dont la première est qu'elles sont plus susceptibles de porter des traces des mélanges successifs d'éléments contraires (*commixiones secundae*) qui changent l'équilibre initial, et surtout en changeant la perception. À titre d'exemple, l'intervention successive d'un élément extérieur de transformation peut changer la couleur d'une substance au moyen de la *commixtio* d'une autre couleur, et le résultat sera donc une couleur mélangée et, pour ainsi dire, transformée par rapport à son état initial (e.g., quand on brûle de la nourriture!). De plus, en ce qui concerne les couleurs, plusieurs causes et éléments jouent un rôle clé dans la complexion, afin de produire et rendre perceptible une couleur, parmi lesquels on trouve la qualité primaire active (e.g., le froid), une qualité primaire passive (e.g., l'humidité), et, *last but not least*, la manifestation de l'une des deux caractéristiques qui représentent la substance dans la perception rationnelle (e.g., la coagulation). Plus précisément, une qualité active peut avoir une action différente sur une qualité passive (e.g., le froid sur l'humidité ou sur la nature sèche), et sur une consistance, et produire un résultat différent. En conséquence, la couleur est le résultat d'un processus, d'un enjeu plus complexe et en plusieurs étapes, et dont le résultat

6 Avicenna, *Liber canonicus*, II, i, 3, ed. 1556, cit., p. 167-168. J'ai légèrement modifié la ponctuation.

perceptible est non seulement différent, mais surtout si diversifié selon les combinaisons possibles qu'il en devient moins fiable et moins concrètement utilisable. La possibilité d'erreur dans la perception et l'interprétation s'élargit, car l'analyse peut donner lieu à des perceptions non seulement différentes, mais moins immédiates et plus nuancées; de plus, la conception qu'on peut tirer de la substance (*complexio*) d'un objet naturel en partant de sa couleur peut être trompeuse, car une couleur peut, en raison des différents mélanges, possibilités de mélanges, étapes de mélanges, et prééminence des éléments concernés, renvoyer à des complexions différentes. Il ne faut pas oublier, en conséquence, que la perception de la saveur est bien plus immédiate et claire de celle d'une couleur: l'acide est acide tout court, et peut être rapidement connecté au sec ou au chaud, tandis que le blanc peut être plus ou moins blanc ou tendant vers le gris; en outre, l'acide signifie, par exemple, chaud et sec, tandis que le blanc peut indiquer différents mélanges « $x + y + z$ » ayant lieu à différents moments « $x + y > z$ », dans lesquels « x » peut avoir comme valeur « 2 » et « y » « 1 » etc., et être perçu différemment! La position de la couleur est donc troublante, et les éléments à discuter, de la nature et la conception du «mélange» aux caractéristiques du mécanisme de perception, nombreux. Sans doute, pour en comprendre l'ampleur, il faudra approfondir le discours en prenant en considération la manière dont le récit d'Avicenne a été perçu, par exemple par les deux commentateurs du livre II, Dino del Garbo et Gentile da Foligno, mais on peut déjà conclure, de manière sans doute trop rapide, que la couleur, vue comme le résultat d'un processus naturel, comme image de la complexion d'un remède naturel et comme message envoyé par le même remède aux sens, s'avère un élément délicat à interpréter et à gérer en pratique. Donc, on observe un contraste fort entre la présence de couleurs dans la médecine «pratique» et les difficultés posées par l'arrière-plan théorique qui devrait la motiver. Ici, on ne peut que donner quelques pistes, en rappelant que Dino del Garbo, en commentant cette section dans son *Expositio super secundum Canonem Avicenne*, rappelle deux raisons qui rendent complexe la relation entre les qualités d'un objet naturel et leurs actions «accidentelles» d'un côté (par ex., une complexion chaude et une action desséchante), et la couleur de l'objet de l'autre, à savoir 1) le fait que la couleur n'est pas le résultat immédiat de la qualité active principale (c'est-à-dire, la chaleur), ni de l'action accidentelle, mais des effets que ces qualités et ces actions ont sur les objets (par ex.: la chaleur peut rendre noire la main brûlée, mais blanchir une poudre sèche), et 2) que ces effets dépendent de conséquence des objets sur lesquels ils agissent (un organe, etc.) plutôt que des qualités originaires de la substance agissante. Il devient donc, selon Dino, très compliqué d'établir une connexion fiable et certaine entre l'objet naturel, ses qualités et ses effets et les couleurs. Cette incertitude touche en même temps la couleur de l'objet «agissant» (par ex., la couleur d'une fleur) et celle de l'objet touché par l'action (par ex., la main brûlée ou la poudre séchée)⁷. En outre, il rappelle, en suivant les réflexions d'Avicenne, qu'un objet doté de «*complexio secunda*» (c'est à dire, de plusieurs parties, chacune dotée de sa propre complexion) peut offrir différentes saveurs, odeurs, et couleurs, et donc des «messages» contradictoires et problématiques pour la perception sensorielle. Si ce qu'on vient de dire vaut pour les trois

7 Dino del Garbo, *Expositiones super secundum Canonem Avicenne*, dans Dinus del Garbo, *Expositio super quarta fen primi Canonis Avicennae. Accidit ejusdem Expositio super Canones generales de virtutibus medicinarum simplicium secundi Canonum Avicennae*, Venise, 1514, f. 23rb-va.

signes interprétables à travers une perception sensorielle guidée par la *ratiocinatio*, la couleur est encore plus susceptible, par rapport à la saveur et à l'odeur, de provoquer des perceptions et des interprétations fautives de la complexion de l'objet naturel, car une couleur plus « forte » peut non seulement s'imposer sur une plus « faible » en donnant une nuance plus précise, mais aussi se mélanger à celle-ci ! Dans ce cas, la nuance apparemment précise (par ex., une couleur noire plus foncée) est tout de même le résultat d'un amalgame. En conséquence, il est possible de se tromper en jugeant la *complexio* et l'action d'un objet naturel en partant de la couleur non seulement parce que l'objet présente plusieurs couleurs dans ses différentes parties (pour une plante, la fleur, les feuilles, la tige, la racine), mais aussi parce que ces différentes couleurs sont le résultat de différentes typologies d'amalgame et de prédominance d'une couleur sur l'autre⁸. De son côté, la prédominance d'une couleur sur une autre peut être la conséquence d'une prépondérance « quantitative » autant que « qualitative » d'un élément composant un objet naturel sur un autre : comme une quantité majeure d'un ingrédient influence la couleur finale du plat préparé, de la même manière un ingrédient plus « fort », bien qu'utilisé en petite quantité, peut produire le même résultat ! Enfin, si on rappelle que la couleur n'est pas l'expression concrète d'une qualité, mais qu'une qualité comme la *caliditas* peut se révéler à travers une couleur blanche autant que noire, la possibilité d'exprimer une fausse évaluation de la substance de l'objet naturel considéré en tant que médicament est forte. La couleur est donc un élément difficile et troublant à juger, et les informations qu'elle peut donner à propos de la *complexio* et de l'action thérapeutique d'un objet naturel fausses. Évidemment, il faudra élargir la recherche de l'évaluation de la couleur dans la médecine scolastique à d'autres auteurs, comme Gentile da Foligno ou Pietro d'Abano, mais cette étude d'ampleur dépasse les limites de notre première esquisse. À présent, tournons notre attention vers l'autre sujet que je voulais proposer, à savoir la présence et le rôle de l'extériorité du remède naturel dans les herbiers du XIII^e siècle.

2. Présence et la fonction de la description de l'objet naturel dans les herbiers de la fin du XIII^e siècle

Pour aborder ce sujet, il faut revenir un peu en arrière. Il y a quelques années, Alain Touwaide avait souligné que le passage de la pharmacopée de Dioscoride à celle de Galien impliquait un passage du « médico-centrisme » au « pharmaco-centrisme »⁹. Plus concrètement, le passage identifié par Touwaide supposait la transformation d'une pharmacopée centrée sur la connexion entre les caractéristiques spécifiques d'un objet naturel et ses qualités, actions et effets thérapeutiques (*dynameis*) à un système plus abstrait. On trouvait donc dans les entrées du *De materia medica* une attention particulière à l'image extérieure de l'objet naturel (en particulier, des plantes), et aux relations entre la nature de l'objet et son action thérapeutique ; ces relations n'étaient pas déterminées par un système abstrait, mais dérivées de la nature de l'objet. Il n'y avait donc dans le *De materia medica* aucune tentative de classer les remèdes naturels selon un système abstrait (e.g., la *Humoralpathologie*), mais chacun d'eux était décrit en considérant le lien entre sa nature et son action thérapeutique. Le seul lien interne, le

8 *Ibid.*, f. 24ra-25va.

9 Touwaide, 1997.

seul fil rouge qui guide le lecteur à travers la compilation, peut être trouvé dans le fait que des objets naturels similaires par rapport à leur nature et à leurs effets (par ex., deux plantes ayant les mêmes propriétés thérapeutiques, quoiqu'avec une puissance différente) soient décrits en séquence, en les enchaînant et en les regroupant réciproquement. La mise en place d'un système abstrait de regroupement des objets naturels suivant la *complexio* interne des objets naturels et leur emploi médical et thérapeutique défini sur la base d'une codification précise des effets thérapeutiques fut l'objectif atteint par Galien dans le *De simplicibus medicinis*; les moyens d'atteindre cet objectif furent, en particulier, l'adoption de l'*Humoralpathologie* en tant que macro-structure, la perception et la description du remède naturel en tant que substance médicamenteuse plutôt qu'objet naturel (ce qui impliquait la suppression des sections consacrées au portrait de l'objet), et la réduction de la multiplicité des catégories des effets en un groupe plus ou moins fixe de *qualitates secundariae* et *tertiariae*. Il n'est ici ni le lieu ni le moment de discuter de la validité de la thèse d'Alain Touwaide, mais au moins de s'interroger sur la disparition et la nouvelle émergence des descriptions des remèdes naturels en tant qu'objets avec une extériorité dans les herbiers du XIII^e siècle.

En effet, si on examine les principales compilations de pharmacologie qui circulent entre le XII^e et le XIII^e siècle – et je pense, par exemple, au *Circa instans* salernitain – on observe une adhésion parfaite au modèle du « pharmaco-centrisme ». Les remèdes naturels sont toujours décrits en suivant un schéma qui combine *qualitates primariae* et *secundariae*, caractéristiques substantielles et effets thérapeutiques, sans prêter attention à l'extériorité de l'objet naturel (par ex., de la plante). La seule exception est représentée, par exemple, par la tentative de distinguer la présence de plusieurs espèces de la même plante; cette tentative ne s'exprime toutefois pas dans la description physique de ces espèces, mais dans le rappel de leur nomenclature et de leur lieu d'origine. Même Avicenne, dans le second traité du livre II du *Liber canonis*, ne propose pas de modèle différent, car ce qui est placé dans la section « Natura » de chaque entrée n'est rien d'autre que la position du remède naturel dans le système galénique des degrés, et la section introductive de chaque lemme décrit l'objet essentiellement à travers son nom, sa nature (plante, jus, gomme, etc.), quelques allusions à des éléments caractérisants ou susceptibles de créer une confusion entre cet objet et un autre (e.g., des feuilles similaires), ses typologies, et, *last but not least*, les mêmes qualités accidentelles (saveur, odeur, plus rarement couleur) que nous avons rencontrées dans la première partie de notre propos. Ce modèle semble s'imposer dans la littérature de pharmacopée du XIII^e siècle, sans des véritables exceptions. À ce propos, il faut rappeler que certains essais voyant dans le *De vegetabilibus* d'Albert le Grand une nouvelle tendance dans la pharmacopée, plus disposée à prêter attention à l'extériorité des objets naturels, ne tiennent pas suffisamment compte du fait que l'œuvre d'Albert est avant tout un commentaire au *De plantis* pseudo-aristotélicien, où le monde végétal est décrit en premier lieu pour intégrer, compléter de façon encyclopédique, et surtout structurer grâce à une meilleure connexion avec l'univers du végétal, le récit bref et chaotique d'« Aristote »¹⁰. On devrait donc être prudent avant de voir dans les compilations de pharmacopée du XIII^e siècle une tentative de construction d'une image du monde végétal comparable à celle de l'œuvre d'Albert le Grand qui, de son

10 Sur la conception de la botanique d'Albert le Grand, voir récemment, De Asua, 2001, et Wöllmer, 2013. Voir aussi la dissertation de Panarelli, 2019.

côté, utilise les ouvrages de pharmacopée pour intégrer son exposé « encyclopédique » des *vegetabilia* à l'aide de données et d'informations que le texte aristotélicien ne pouvait pas donner. Mais revenons à notre sujet principal.

Entre la fin du XIII^e siècle et le tout début du XIV^e, un groupe de collections de pharmacopée défini de manière simpliste comme « herbiers » produits en Italie (probablement en Toscane ou, plus largement, au centre de l'Italie, mais mon hypothèse attend toujours d'être vérifiée) remet au moins en partie en question cette structure, car non seulement deux d'entre eux présentent un texte accompagné d'illustrations, mais aussi parce qu'ils offrent des modalités de description alternative par rapport au système « pharmaco-centrique », et centrée sur la description de la plante. Ces collections sont 1) le *Tractatus de herbis* attribué au Ps. Bartholomaeus Mini de Senis (conservé, parmi d'autres témoins plus tardifs en latin et en français, dans le manuscrit London, British Library, Egerton 747)¹¹, 2) le *Tractatus de herbis* de Manfredus de Monte Imperiali (conservé dans six manuscrits, dont le précieux codex Paris, BnF, lat. 6823)¹², et 3) l'*Herbarium* (ou *De virtutibus herbarum*) du méconnu Rufinus, jadis édité par Lynn Thorndike en 1946 sur la base du seul manuscrit connu du chercheur américain, le codex Florence, Biblioteca Medicea Laurenziana, Ashburnham 189¹³.

Dans les trois cas, il s'agit de collections de propriétés thérapeutiques des remèdes naturels structurées selon l'ordre alphabétique des *medicamina simplicia*. Toutefois, la séquence et la structure interne des entrées sont différentes dans les deux *Tractatus* par rapport à l'*Herbarium*. Les deux collections du Ps. Bartholomaeus et de Manfredus sont, en effet, organisées en intégrant l'ensemble des chapitres dérivés du *Circa instans* par le biais d'autres entrées dérivées, pour le premier, surtout de l'*Herbarius* du Ps. Apulée, de « Macer floridus », de la version alphabétique du *De materia medica* de Dioscoride connu comme *Dioscorides alphabeticus*, du *De diaetis particularibus* d'Isaac Israeli et d'autres sources non identifiées, que je suspecte être des récits oraux, et, pour la seconde, du *De materia medica* de Dioscoride (lire : *Dioscorides alphabeticus*), du *Liber canonis* d'Avicenne, de l'*Aggregator de simplicibus medicinis* du Ps. Sérapion, et du même *De diaetis*, sources auxquelles on peut ajouter, ici aussi, des récits oraux. Dans le cas de l'*Herbarius* de Rufinus, les entrées sont constituées d'extraits tirés de différentes sources, dont le *Circa instans*, Dioscoride, « Macer », Isaac, et plusieurs autres, dont plusieurs qui ne sont pas encore identifiées. Ces collections, dont aucune ne put atteindre un niveau de diffusion remarquable, sont caractérisées, outre l'utilisation commune de ces sources non identifiables, par la présence, dans leur contenu, de descriptions de l'extériorité des objets naturels, en particulier, comme on peut l'imaginer aisément, des plantes. Il est intéressant de remarquer que, si cette caractéristique se retrouve,

11 Ps. Bartholomaeus Mini de Senis, *Tractatus de herbis*, ed. Ventura, cit. Une reproduction digitale du manuscrit Egerton est accessible sur le site <https://www.bl.uk/manuscripts/>, *ad locum*.

12 Une reproduction digitale du manuscrit est accessible sur le site www.archivesetmanuscrits.bnf.fr, *ad locum*.

13 Rufinus, *De virtutibus herbarum*, éd. Thorndike, 1946. Pendant nos recherches, nous avons pu identifier deux autres témoins, les manuscrits Naples, Biblioteca Nazionale, VII.G.89 et Leipzig, Universitätsbibliothek, 1221, dont le premier transmet le texte entier, le seconde une version abrégée. Une description de ces manuscrits et de leur contenu sera livrée dans le volume *Circa instans : Prolegomeni all'edizione critica*, actuellement en préparation par nos soins.

dans les deux *Tractatus*, surtout dans les entrées qui n'ont pas de véritable source, elle est plus largement représentée dans l'*Herbarium* et liée à l'autorité de « Rufinus » lui-même. Pour ne donner que quelques exemples de ces entrées alternatives, j'ai repris ici quelques chapitres.

Anthora herba est, quod simili nomine appellatur. Ipsius radix est parva, assimilatur quasi testiculi galli, et habet nigrum colorem exterius, intus vero alba, saporem habet amarum et valde ponticum in modum calami aromatici. Nascitur in magnis montibus et in desertis. Virtutem habet calidam et siccam. Valet proprie contra dolorem matricis et dolori ventris et stomachi ex frigida causa. Vinum decoctionis eius potui dato, vel de radice eius fac pulverem et tempera cum vino calido, vel fac electuarium de pulvere ipsius et melle, et dabis ieiuno stomacho cum vino calido, mire omnem dolorem expellit. Item lombricos necat, et est contra venenum et omnium reptilium animalium¹⁴.

Anthora herba est cuius folia assimilatur daucus. Radix eius est nigra, similis testiculi galli, et plures in una radice. Nascitur in Alpibus et magnis montibus, et maxime in Lombardia. Calidam et siccam habet virtutem. Precipue facit ad dolorem matricis et omnem dolorem ventris ex frigida causa. Pulvis radice eius cum vino optimo potui data statim sentiet beneficium. Valet etiam contra omnia reptilia venenosa et lumbricos occidit. Valet etiam contra yliacam passionem et dolorem renum, et est diuretica valde, et valet calculosis¹⁵.

Anthora reperitur in desertis locis. Eius folium simile folio edere terrestris rotundum crenatum circum circa parvum, ut bononium crossum. Dividit usque ad radicem, ut assara vel viola. Folium solidum ut corium coctum viride clarum. Assimilatur quasi taure que venenosa est, sed anthora mirabiliter resistit veneno¹⁶.

Les trois exemples ici reproduits ne sont qu'une goutte dans la mer des entrées où la représentation de l'objet naturel occupe une place centrale pour les compilateurs, et contribue à changer l'équilibre interne de compilations « pharmaco-centriques ». Bien qu'il soit évident que les compilateurs n'ont pas eu recours aux autres collections, et n'ont pas non plus dérivé leur matériel des mêmes sources (ce qui alimente l'impression d'un recours à des sources orales, et peut-être aussi à leur propre expérience), et justement à cause du fait qu'ils ont agi de la même manière sans être probablement influencés par le travail des autres – des points communs peuvent être trouvés entre les deux *Tractatus de herbis*, mais ils n'ont pas conduit à l'identification d'un système de relations précis –, il devient important de comprendre la raison qui les a conduits à insérer ces chapitres. En observant la transmission contemporaine des textes de pharmacologie, je crois qu'une raison à prendre en considération se trouve, peut-être, dans le retour du *De materia medica* de Dioscoride au XIII^e siècle et par la convergence entre ce retour et l'avancement contemporain des connaissances en matière de pharmacopée. Comme j'ai pu le montrer ailleurs, le *Dioscorides alphabeticus*, témoin privilégié de la réception de Dioscoride entre le XI^e et le XIV^e siècle, connaît une nouvelle vague de réception pendant la seconde moitié du XIII^e siècle, grâce non seulement à la production de quelques nouvelles copies de la compilation, mais aussi – et peut-être surtout – grâce à la réception d'un « Dioscoride indirect » véhiculé par le *Liber canonicus* d'Avicenne et, à partir de la fin du siècle, de l'*Aggregator de simplicibus medicinis* attribué

14 Ps. Bartholomaeus Mini de Senis, *Tractatus de herbis*, ed. Ventura, cit., p. 266.

15 Manfredus de Monte Imperiali, *Tractatus de herbis*, MS Paris, BnF, lat. 6823, ici f. 19rab.

16 Rufinus, *De virtutibus herbarum*, ed. Thorndike, 1946, p. 28.

au Ps. Sérapion¹⁷. Le « retour » de Dioscoride à côté de, ou à travers ces autres sources, dont l'une présente un « Dioscoride arabe » qui devait être nécessairement mis en relation avec celui qui circulait en Occident, l'autre met ce même « Dioscoride » en contact avec d'autres sources, ce qui engendrait la nécessité de réconcilier des opinions différentes en matière non seulement d'emploi thérapeutique d'un objet naturel, mais aussi d'identification de ce même objet mentionné et décrit par des autorités différentes sous des noms différents et avec des propriétés différentes, avait rendu les compilateurs conscients non seulement du fait qu'il y avait plus d'objets naturels par rapport aux connaissances qu'on possédait – d'où le besoin d'intégrer le matériel circulant et de présenter les « nouvelles acquisitions » – mais aussi de l'importance que l'identification et la représentation extérieure de ces objets avaient pour les questions de clarification des compilateurs et d'acquisition d'une connaissance fiable de la part des lecteurs. Donner une description précise de l'extériorité servait, donc, à remédier aux problèmes liés à l'identification des espèces végétales ou de confusion dans la nomenclature, et à fournir aux lecteurs une image précise des objets considérés (et ceci, en combinaison avec des illustrations, ou bien sans avoir recours à cette stratégie). Cette nouvelle attitude vis-à-vis du potentiel de la description physique, qui se produit en parallèle avec Dioscoride sans pourtant bouleverser complètement le système galénique (et sans postuler une relation entre description de l'objet et identification des *dynameis*), mais seulement en l'intégrant, témoigne d'une phase de grande vitalité dans la littérature pharmacologique, mais ne put pas résoudre les difficultés ; au contraire, elle en engendrait et en témoignait d'autres. On le voit clairement à partir des différents choix de mise en rapport entre nomenclature et image physique de la plante donnée par nos compilateurs, on pourrait le confirmer par l'étude des lexiques contemporains, qui s'efforcent – et Simon de Gênes est le principal représentant de cette tendance – de concilier définitions, identifications, et opinions d'autorité, et de répondre à la question : « Quel objet se cache sous quel nom, et pour quel auteur ? ».

Si on souligne justement l'importance du processus de convergence entre sources et tendances doctrinales en matière de pharmacopée et des difficultés posées par l'identification des espèces végétales mentionnées par Dioscoride (gréco-latin et arabo-latin) et par Galien parfois avec le même nom, parfois avec des nomenclatures différentes par rapport à la valeur cruciale atteinte par la description physique des espèces végétales – car cette description pouvait aider non seulement à identifier correctement la plante, mais aussi à mettre en relation des passages tirés des deux auteurs et concernant le même objet naturel – on ne doit pas non plus négliger le rôle joué par l'expérimentation et l'enrichissement de l'information en matière de pharmacopée suite à l'analyse « sur le champ » des plantes à disposition des « herboristes ». Cependant, comme il a été souligné par Isabelle Draelants, ce « naturalisme expérimental » émergent au XIII^e siècle n'est pas dissocié, et ne peut pas être dissocié, de la lecture des sources¹⁸. Dans le cas de nos sources, il est possible d'émettre l'hypothèse que Rufinus, Manfredus et Bartholomaeus auraient voulu faire rentrer dans le système de la pharmacopée médiévale, dominé par les sources écrites, les espèces végétales qu'un

17 Sur le *Fortleben* de Dioscoride pendant les derniers siècles du Moyen Âge, voir Ventura, 2017a. Sur le rôle joué par l'*Aggregator* du Ps.-Sérapion dans ce processus, je me permets de renvoyer à Ventura, 2020.

18 Draelants, 2011.

savoir expérimental – le leur ou celui des « professionnels » de la pharmacopée – mettait à disposition en les assimilant à d'autres plantes connues à travers les mêmes sources (comme le *daucus* ou l'*edera*) et en montrant leurs propriétés thérapeutiques dans les mêmes termes que les sources écrites. De cette manière, un enjeu complexe entre savoir écrit et information d'origine expérimentale se serait créé, à l'intérieur duquel la description de l'aspect extérieur de la plante, et non seulement le rappel de sa *complexio* galénique, aurait joué un rôle important.

On peut opposer, à juste titre, que mon analyse est encore très superficielle; j'en suis bien consciente. Je suis aussi consciente que mes réflexions à propos de l'approche globale de l'aspect extérieur de la plante montré par les compilations de pharmacopée du XIII^e siècle vont au-delà de l'attention portée à la couleur dans la littérature pharmacologique. Il n'est pas aisé, à cette phase de ma recherche, de comprendre de quelle manière interpréter ce changement de sensibilité pharmacologique, et de voir si on peut mettre en relation ce changement de sensibilité avec l'assimilation (ou la nouvelle assimilation) des sources spécifiques. Ce que je retiens toutefois, à titre de conclusion provisoire de cette intervention et de « provocation » pour des recherches à mener, est que le discours des couleurs dans la pharmacologie et la pharmacopée du XIII^e siècle doit être vu dans un cadre plus large, en prenant, d'un côté, conscience de l'existence d'un « champ de tension » avec la notion de couleur et de son rôle dans l'interprétation rationnelle des médicaments, et, de l'autre, de l'émergence d'une nouvelle sensibilité à l'extériorité des objets naturels, issue peut-être de la nécessité d'assimiler, organiser, structurer et mettre à disposition des lecteurs une masse considérable d'informations et de données dérivées de sources différentes et susceptibles de confondre, et non seulement d'enrichir, les capacités d'acquisition des connaissances des spécialistes (et des non-spécialistes!) contemporains.

Bibliographie

- CHANDELIER, J., 2017, *Avicenne et la médecine en Italie. Le Canon dans les universités*, Paris.
- CHANDELIER, J., 2019, Averroes on Medicine, dans P. A. Adamson et M. Di Giovanni (éd.), *Interpreting Averroes. Critical Essays*, Cambridge, p. 158-176.
- COLLINS, M., 2000, *Medieval herbals. The illustrative tradition*, Londres-Toronto.
- DE ASUA, M., 2001, Minerals, Plants and Animals from A to Z. The Inventory of the Natural World in Albert the Great's *philosophia naturalis*, dans W. Sennert et al. (éd.), *Albertus Magnus. Zum Gedenken nach 800 Jahren: Neue Zugänge, Aspekte und Perspektiven*, Berlin (Quellen und Forschungen zur Geschichte des Dominikanerordens, N.F., 10), p. 389-400.
- DRAELANTS, I., 2011, Expérience et autorités dans la philosophie naturelle d'Albert le Grand, dans Th. Benatouïl et I. Draelants (éd.), *Expertus sum: l'expérience par les sens en philosophie naturelle, XII^e-XIV^e siècles (Pont-à-Mousson, 5-7 Février 2009)*, Florence (Micrologus' Library 40), p. 89-221.
- HOLLER, Th., 2018, Naturmaß, künstlerischer Maß und die Maßlosigkeit ihrer Anwendung. Simplicia in zwei Tractatus de herbis'- Handschriften des 13. und 14. Jahrhunderts, *Das Mittelalter*, 23/1, p. 67-91.
- JACQUART, D., 1998, *La médecine médiévale dans le cadre parisien (XIV^e-XV^e siècle)*, Paris.

- JACQUART, D., 2006, Médecine et pharmacie à Paris au XIII^e siècle, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 150, p. 999-1029.
- McVAUGH, M., 2017, Determining a Drug's Properties: Medieval Experimental Protocols, *Bulletin of the History of Medicine*, 91/2, p. 183-209.
- PANARELLI, M., 2019, *Le piante nel pensiero medievale. Il De vegetabilibus di Alberto il Grande e il libro VII della Catena aurea entium di Enrico di Herford. Con edizione critica del libro VII (ansae 1-2) della Catena aurea Entium*, Diss. Università del Salento.
- THORNDIKE, L. (éd.), 1946, *The Herbal of Rufinus. Edited from the Unique Manuscript*, Chicago (Medieval Academy of America, Corpus of Medieval Scientific Texts 1).
- TOUWAIDE, A., 1997, La thérapeutique médicamenteuse de Dioscoride à Galien: du pharmacocentrisme au médico-centrisme, dans A. Debru (dir.), *Galen on Pharmacology*, Leyde/Boston/Cologne (Studies in Ancient Medicine 16), p. 255-282.
- VENTURA, I. (éd.), 2009, Ps. Bartholomaeus Mini de Senis, *Tractatus de herbis (MS London, British Library, Egerton 747)*, Florence (Edizione Nazionale "La Scuola Medica Salernitana" 5).
- VENTURA, I., 2017a, Auf der Suche nach einem Phantom: Dioscorides im Verweissystem naturkundlicher und medizinischer Werke des 13. Jahrhunderts, *Romance Philology*, 71/2, p. 697-728.
- VENTURA, I., 2017b, Classification Systems and Pharmacological Theory in Medieval Collections of *Materia Medica*: A Short History from the Antiquity to the End of the 12th Century, dans T. Pommerening et W. Bisang (éd.), *Classification from Antiquity to Modern Times*, Berlin-Boston, p. 101-166.
- VENTURA, I., 2018, Wie beherrscht man die Kenntnis der medicamina? Fehler und Normierung in der universitären Pharmakologie, dans A. Speer et M. Mauriège (éd.), *Miscellanea Mediaevalia 40: Irrtum – Error – Erreur*, Berlin-Boston, p. 123-148.
- VENTURA, I., 2019, Galenic Pharmacology in the Middle Ages: Galen's *De simplicium medicamentorum temperamentis et facultatibus* and its Reception between 500 and 1490, dans P. Bouras-Vallianatos et B. Zipser (dir.), *Brill Companion to the Reception of Galen*, Leyde-Boston, p. 393-433.
- VENTURA, I., 2020, On the Impact of Arabic Pharmacological Knowledge in Europe: The Example of Ps.-Serapion's *Liber aggregatus de simplicibus medicinis*, *Micrologus XXVIII: The Transmission of Islamic Sciences in the Western World*, p. 227-281.
- WÖLLMER, G., 2013, Albert the Great and His Botany, dans I. M. Resnick (éd.), *A Companion to Albert the Great*, Leyde-Boston (Brill's Companions to the Cristian Tradition, 38), p. 221-267.